

## Du *Château* de Kafka à la forêt des fantômes

Cédric Dolar

---

Numéro 209, juillet–août 2006

Actualité du mythe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Dolar, C. (2006). Du *Château* de Kafka à la forêt des fantômes. *Spirale*, (209), 21–22.

# DU CHÂTEAU DE KAFKA À LA FORÊT DES FANTÔMES

**A**U MOIS de mars dernier, le Théâtre de fortune présentait au Prospero *Le château de Kafka*, une production dont Jean-Marie Papapietro assurait l'adaptation et la mise en scène. La revitalisation de cette œuvre maîtresse du xx<sup>e</sup> siècle nous offre l'occasion de visiter à nouveau l'imaginaire scénographique et la posture existentielle des personnages de Kafka, qui se placent dans le labyrinthe des mythologies du furtif et du caché. Le hérissément des villageois face à l'étranger, la solitude des personnages, l'inaccessibilité du château toujours voilé de brumes, l'évanescence du personnage de Klamm (existe-t-il vraiment? *Klamm* signifie « illusion » en tchèque) et, au second plan, de tous les habitants du château, nous mènent à des interrogations de toutes sortes au sujet d'une figure fondamentale des mythologies de ce monde : celle du fantôme.

## L'humour de Kafka

Dans cette lecture de l'œuvre de Kafka, où je privilégie la perspective des mythologies, un commentaire de Jean-Marie Papapietro nous servira de mise en garde : « *Quand Alexandre Vialatte introduit Kafka, pour la première fois, en France, vers la fin des années 20, il a le sentiment de découvrir un des plus grands "princes de l'humour". Presque un siècle plus tard, le culte de plus en plus pesant des kaskalogues en tous genres a bien failli avoir raison de son enthousiasme et Kafka ne se reconnaîtrait certainement pas dans le clown morbide et le névropathe qu'on a trop souvent fait de lui.* » Nous avons peut-être été trop solennels à l'égard de l'héritage de Kafka. Et peut-être trop lourds. L'humour, comme le disent les secousses du rire, refonde notre présence au monde et donc notre rythme avec lui. Ce rythme est celui de la conversation avec l'autre, et son style, celui de l'événement. L'habituel des conventions tombe en miettes dans un épisode comique. Or, ce qui est vrai pour l'humour l'est aussi pour le mythe : leurs façons de nous révéler le monde se voient. Le héros chez Kafka s'efforce d'habiter un monde saturé de procédures rationalisées, empruntées à l'esprit méthodique des sciences modernes, mais qui défont lorsqu'elles sont appliquées au monde humain. Ce héros se

débat dans un monde qui ne s'habite pas, un univers indifférent, inhospitalier. L'attitude scientifique exige de l'homme qu'il écrase quelque part la beauté, le sentiment de justice, pour se tenir effacé devant ce qu'il observe. Qu'il emprunte son absence au fantôme. *Le château* de Kafka nous montre un espace humain où l'hospitalité n'a plus cours, où la seule liberté est celle que l'on gagne par l'absence de l'autre. La liberté, en somme, de courir vers n'importe quelle direction, dans un monde désert et sans horizon, et de s'es-souffler à vide tant qu'on le voudra.

Au fond, les personnages de Kafka s'agitent dans un monde qui n'a plus rien de drôle. Un monde où la science régit ce que les mythes devraient apprendre, avec la lenteur qu'il faut, à ceux qui les fréquentent. Et s'il nous est une façon d'habiter le monde, plutôt que de s'en effacer, c'est bien en se montrant et en invitant le monde à se montrer aussi. En somme, il s'agit ici non de contrôler les choses, mais bien d'être là où nous pourrions être saisis.

## Là parmi les mondes mythiques

La mythologie nous permet cette conversation avec les choses de notre monde. Plutôt que de nous inciter à penser un univers qui ne serait que réarrangement incessant de particules, en vue de se rendre maître des différents objets nous entourant, elle nous invite à habiter un monde où le merveilleux trouve sa place. Où le rêve précède la raison. Où la panthère est fascinante avant d'être en voie d'extinction. C'est aussi différent que le jour et la nuit, que l'infini abstrait des mathématiques et celui du ciel. Et les mythes nous incitent à re-poétiser un espace drainé de présence humaine par les constructions scientifiques.

Le mythe est un espace de l'imaginaire qui a survécu aux siècles. Un espace qui peut se figer dans des interprétations et des images réchauffées, mais qu'il est possible de ranimer dans ce qu'il a de poétique. Il suffit de les fréquenter, ces mythes, car ce ne sont pas des informations : ils nous font habiter l'historicité humaine. C'est le langage du mythe qui nous fait sentir que les hommes d'autrefois partagent avec nous les mêmes angoisses et les mêmes enthousiasmes, et qu'ainsi la fraternité

humaine a une histoire que le passage des siècles n'intimide en rien.

La vérité des mythes s'apparente à la surprise que l'on éprouve face au visage d'un étranger, au sentiment d'appartenir au paysage lors d'une promenade, à un coup de pied dans un caillou, à la beauté d'un air chanté par la fenêtre, au geste de lever le poing en tapinois devant les injustices d'une situation kafkaïenne, où la raison durcit les mœurs. C'est par essence une vérité poétique qui n'a pas raison et qui ne veut pas avoir raison.

On retrouve avec la nuit les heures plus propices à l'habitation de l'imaginaire mythique. La nuit est un temps qui poétise et unifie ce qui durant le jour apparaît finement délimité. La nuit est cet espace que l'oubli adore, où l'esprit médite et rêve, et glisse vers un enfoncement obscur auquel notre poésie intime ne résiste plus. Nos tâches diurnes s'y égarent, comme issues d'une pensée trop technique, et donc trop précises pour trouver un ancrage pouvant suivre les mouvements fous secouant la vaste nuit.

Nous maîtrisons aussi nombre des ruses pour forclure la nuit et ses ténèbres où vient se glisser l'inconnu. Car dans la cité moderne et dans nos maisons, la lumière sert plus souvent à circonvier la nuit. Il s'agit bien d'une lutte. Plutôt que d'entretenir une flamme, d'allumer une lampe aux lueurs frémissantes, d'un geste large le citoyen inonde sa maison de jets de lumière, tire ses rideaux pour échapper à cette nuit qui le regarde de si près, fixement, et en chasse ainsi l'obscurité, jusqu'au lendemain. Nous craignons cet insaisissable qui dépasse de partout, mais approchons-nous quelques instants de son intendant : le fantôme.

Notre pensée n'aborde cette figure imaginaire qu'en anticipant ses esquives. Le personnage de K., ce héros plein d'audace du roman de Kafka, ne voit-il pas les gens du château lui filer entre les doigts devant chacune de ses ruses pour s'en approcher? Nos manières se feront, espérons-le, plus délicates, plus silencieuses. Car c'est ainsi qu'une pensée menée sur ce thème arrive à être incessamment dépliée un peu plus loin, en reprenant les pas feutrés de la danse du fantôme — évasive, insaisissable, ne laissant aucune véritable prise. Dans l'acte d'apparaître, le fantôme nous échappe tout autant qu'il se montre.

Le fantôme est apparition avant d'être concevable comme objet. Il est spectre, une sorte de regard que l'on voit. Pour rencontrer le fantôme comme *phénomène*, il faut, pour commencer, penser aux lieux de son apparition. Il faut savoir où il habite et d'où il vient. Et savoir qui il habite. Habituellement, pour commencer, nous le trouvons à la nuit tombée.

## L'absence fertile des mondes nocturnes

Par sa densification du monde, son exagération du possible, l'obscurité est ce lieu devenu riche où le fantasme se trouve plus libre. Des êtres fantastiques y sont conduits au récit; le surnaturel y trouve son chez-soi pour être récit. Par ce caractère mystérieux de ce qui nous y entoure, la nuit est un lieu de convergence et d'enchevêtrement du pouvoir-être. Le précieux comme l'effroyable y sont chez eux, réapparaissent à la faveur d'y être cachés, là où notre angoisse, elle, arrive moins bien à se cacher. La nuit ouvre un monde pour l'homme, un monde où le décor recouvre ses qualités de mystère et où les figures de l'autre se poétisent en celle du fantôme.

Ainsi l'obscurité est-elle un lieu particulièrement propice au fantasme. Dans la nuit, l'imaginaire des hommes se libère. L'endeuillé se drape de noir... N'y a-t-il pas aussi, dans cet acte, une tentative de se rendre invisible, comme Siegfried, dans les *Nibelungen*, se pare de la cape d'invisibilité pour affronter la mélancolique et guerrière reine Brunehilde? L'endeuillé s'enveloppe du voile de la nuit.

La nuit évoque l'absence, la solitude du monde en nous présentant les astres, si lointains. L'homme et la Terre dans la nuit sont loin de tout. Mais si la nuit voile les choses de la Terre, elle révèle celles du firmament. La nuit nous ouvre un ciel infini où l'imagination est laissée, comme si le monde l'oubliait, dans une vertigineuse liberté. Et l'homme, par la nuit et en elle, voit son propre firmament — le lointain, l'inaccessible qu'il porte avec lui — comme un paquet dont il ignore le contenu, et qui le saisit en s'enchevêtrant avec son âme. Tout ceci laisse entrevoir la présence d'une nuit intime, étrangère, mais si proche de l'homme qu'elle en est constitutive. Dans *L'air et les songes*, Bachelard a vu quelque chose de cet étranger qui nous habite, quand il nous rappelle qu'un « être noir s'anime en nous quand, en nous, la nuit prend conscience d'elle-même ».

Par l'inconnu qu'en soi elle éveille, la nuit laisse parfois celui qui l'appréhende dans un état indicible, dans une sorte d'attente de la peur. Cette peur monte la garde devant l'inconnu. L'homme y attend, curieux mais craintif, et en vérité sans le vouloir, tout en cherchant à se distraire, dans un état proche de la crispation. Il sent que la nuit le voit, fixement, de ses grands yeux immobiles.

La nuit, figure de l'absence; nous y vivons la piqure de ce fantasme qui voudrait que le monde, tel que nous le fréquentons le jour, ait soudain disparu. Ce foyer est propice à l'apparition de fantômes. Le fantôme rend visible cette première recherche de l'autre, d'une présence possible sur un encerclement de l'absence, d'une brèche dans le néant de la solitude. Il est cette figure préliminaire de la narration d'une solitude. Cette figure est primordiale dans la mise en récit, par l'imagination, de la volonté d'exister — de se tenir hors de soi. La nuit ne veille pas sur l'homme. C'est là que le fantôme fait surface. L'obscurité rend les phénomènes invisibles; le fantôme, par sa nature intermédiaire entre le visible et l'invisible, et parce qu'il est le spectre qui saute hors de l'ombre, apparaît pour nous, les hommes: il se montre à nous quand l'appelle notre angoisse, précisément de la même façon que l'administration du château, dans l'œuvre de Kafka, fonde son existence sur une carence de l'autre qu'éprouvent les habitants du village, tous seuls sans elle et désireux de s'en approcher. Le château et ses fonctionnaires ne se montrent jamais de face, mais n'existent que dans la mesure où ils se sont de tout temps dérobés.

Par le sentiment de mystère effrayant qu'inspire la nuit, nous trouvons cette figuration première de l'angoisse qu'est l'obscurité. Et c'est bien ainsi, parce que l'angoisse à son tour s'y trouve moins dissimulée, un peu mieux chez elle. Le fantôme est pensé comme une ombre, et bien qu'il soit l'ombre d'un vivant, il est lumineux, comme s'il était phosphorescent dans la nuit. Il se détache du vide, lieu de l'angoisse, que nous présente la nuit. Le fantôme est un premier rassemblement de l'invisible, de l'inimaginable, une première imploration pratiquée dans l'absence — et l'indifférence — effrayante du monde, vers l'image de l'autre. Il est une projection du nœud dans la gorge, un hurlement enroué dans la chute qui ex-prime notre vertige, dans la solitude, dans la déperdition du monde subitement dépourvu d'horizon. Le vide favo-

rise l'image, à tel point qu'il en est un principe. Dans *La vie des images*, Wunenberger écrivait: « l'image ne surgit que là où l'être même des choses se retire, se replie, perd de sa consistance, de sa présence. » L'autre s'absente pour laisser sa place aux images du désir, au château qui, si évanescents soit-ils, n'en font pas moins trembler par sa seule évocation. Et ce château chez Kafka, toujours enrobé d'ombres brumeuses, a tout de l'apparition fantomatique. On se demande même où il se dresse exactement, aucun des personnages ne s'en étant même approché pour en décrire l'aspect ou la situation.

On peut s'inspirer de la métaphore de l'air pour dire l'immatérialité du fantôme; il est, en quelque sorte, immobilisation de l'air, devenu dense, lourd, coagulé, et le vent qu'il porte comme possible rend son mouvement furtif, évanescents. Il est l'instantané d'une tempête, le courroux du firmament fixé. L'évanouissement à son approche est d'une certaine manière le corollaire de sa nature éthérée, de sa lenteur qui, l'espace d'un moment, le rend visible. Le fantôme passe comme un coup de vent.

Devant l'incréé que représente ce fantôme, l'homme retrouve son *sentiment de créature*, une créature pauvre, humble, petite, jetée dans le monde par le *Tout Autre*. Un sentiment qui s'insinue dans tous les gestes impuissants de K., comme dans l'attitude résignée de certains autres personnages du *Château*. Mais c'est dans ce monde à l'image de la nuit, un monde devenu très grand, beaucoup plus que l'homme qui y retrouve sa solitude, que celui-ci se trouve projeté dans le questionnement. Par l'humilité de cette attitude, il retrouve les profondeurs inconnues de ce lieu immense. Ses convictions s'abîment; le centre du monde est perdu. La nuit lui fait vivre une nuit qui l'habite, énigmatique et indifférente. D'habiter, de fréquenter véritablement ce mystère, le réconcilie avec l'inatteignable qu'il porte en lui et reconstruit une présence avec la nuit. Une présence d'où naît tout un monde.

Aux Lumières qui ont introduit la Raison comme reine de notre temps, la Nuit peut trouver une réponse par ses forces poétiques. Revenir habiter la nuit, pour l'homme, c'est poétiser l'espace, faire rêver le temps... et se sentir devenir, comme l'a dit Jules Supervielle, « habitants délicats des forêts de nous-mêmes ».

Cédric Dolar